

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 19

Artikel: Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]
Autor: Musy, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plutôt un soupir de soulagement que je pousserais, de toutes mes forces. N'ayant jamais personnellement vendu de poudre pour détruire les puces ou pour faire cracher les canons, je ne risquais pas de tomber en chômage par la suppression des puces et des canons. Et si j'avais travaillé dans la partie, vous ne m'entendriez pas encore me lamenter ni gémir de la disparition des puces et des canons. Je m'organiserais vivement pour vendre autre chose : des sourires, de la bonne humeur, de la gaîté, de la joie, du bonheur, par exemple, car ce serait le moment où l'on ferait un sérieux usage de tout cela.

Le candélabre. — Dame Nathalie est seule dans son magasin d'objets d'art. Par un souci d'économie, la boutique n'est éclairée que par quelques bougies fichées dans un superbe candélabre en argent massif, rehaussé de délicates ciselures.

Entre un monsieur distingué qui, attiré par la beauté de l'objet, veut le voir de plus près.

Et tout en examinant le candélabre, il le vise :

— Je m'étonne, madame, que vous traitiez cette belle pièce comme un vulgaire article d'éclairage et que vous le laissiez sur un comptoir ; quelqu'un pourrait s'en emparer.

— S'en emparer ! répéta dame Nathalie. Comment pourrait-il faire puisque je reste ici en permanence ?

— Je ne sais, mais il me semble qu'en agrissant, par exemple, de la manière que voici, le tour serait vite joué.

Et, pour renforcer sa démonstration, le client souffle sur les bougies du candélabre.

— Qu'en pensez-vous, maintenant, madame ?

— C'est pourtant vrai, dit dame Nathalie ; je n'aurais pas pensé à cela !

À tâtons, elle cherche une boîte d'allumettes, tout en remerciant l'aimable gentleman de son excellent conseil. Mais quand l'allumette projette un peu de clarté dans la boutique, elle est tout étonnée de se retrouver seule... Le monsieur a disparu... et le candélabre aussi !

LE RÊVE D'ALCOFRIBAS

*En l'an deux mille, au crépuscule,
Le professeur Alcofribas
Ayant diné d'une pilule
— Il n'était plus d'autre repas —
But deux doigts d'eau, sonna sa bonne
Et soudain se prit à songer
Aux douceurs d'un temps où personne
N'avait plus besoin de manger.
Dans le ciel vibrant de lumières
Un vol d'avions bourdonna :
Car le Lausanne des premières
Volait ce soir vers l'Opéra.
Le professeur, coiffant sa toque,
Sourit, tout heureux d'être né
Dans cette mirifique époque
Où, d'un geste, on avait diné.
La petite pilule noire
Qu'en moins de rien l'on avalait
Sous un volume dérisoire
Offrait un aliment complet.
Savourant le plaisir de vivre,
Hors de l'esclavage des sens,
Le savant ouvrit un vieux livre
Qui datait d'avant dix-neuf cents.
Relié de peau souple et fine
Ornée de planches en trois tons,
C'était un livre de cuisine
Fait pour tenter les moins gloutons.
Il contenait trois cents recettes :
L'art culinaire est un bel art !
Alcofribas mit ses lunettes
Et feuilleta longtemps, si tard
Qu'il s'endormit, l'esprit en joie
Comme un enfant las, en lisant
Un chapitre où le salmis d'oie
Succède au chaudfroid de faisane.
Et dans son rêve délectable
Il vit, conduits par un Vatel,
Tous les pourvoyeurs de la table
Suivis de leur matériel.
Les chefs, avec leurs casseroles
Défilèrent en bataillons,
Les marmites en rondes folles
Offraient leurs anses aux poêlons ;
La sorbetière et la pocheuse,
Ouvrant le pas, marchaient de front*

*Devant la troupe tapageuse
Du gâte-sauce et du mitron.
Les hachoirs, avec leurs brochettes
Aux grils blancs montraient le chemin
Des fines lardoires et les brochettes
Paraissaient se donner la main.
Quatre turbotières énormes,
Brillantes de cuivre étamé
Avec des plats de toutes formes
Menaient un quadrille animé.
Puis venaient, orgueil de la cave
Tout poussiéreux pour la plupart
Les plus vieux vins de France : Graves,
Chambertin, Sauternes et Pomard.
Derrière eux, battant la campagne
D'un grand seau de glace émergente
Son Excellence le Champagne
Se coiffait d'un bouchon d'argent.
Le savant ouvrit la paupière
Et se dressant, rêvant encor
Pour dire : « Je lève mon verre
Au souvenir d'un âge d'or ! »
Il but, et fit une grimace...
Porter un toast avec de l'eau
Cela suffit quand on rêve
Pour vous éveiller aussitôt.
« Est-ce nous qui sommes les sages ?
Se dit-il, le cœur affadi.
Avouons que les vieux usages
Étaient moins fous qu'on ne l'a dit.
Je cherchais pour l'Académie
Un sujet neuf : il est trouvé !
J'absoudrai la gastronomie
En contant ce que j'ai rêvé ! »*

Charles Clerc.

LOGIQUE

UN imprimeur de Bruxelles a publié et diffusé un tract qui obtient un vif succès. Par sa concision et par le grand bon sens qui l'a inspiré, ce texte met au point tout le problème du désarmement.

D'ailleurs, le voici :

Désarmement !

Plus de canons, plus de fusils, ni d'armées, « donc plus de guerres ».

Plus de médicaments, plus de docteurs, ni de pharmaciens, « donc plus de gripes ».

Plus de revolvers, plus de serrures, plus de portes ni fenêtres, plus de police, ni de gendarmes, « donc plus de voleurs ».

Plus de flytox, plus d'antimites, plus de poudre à punaises, « donc plus de vermine ».

Plus de gouvernement, plus de Conseillers d'Etat, de députés, de conseillers communaux et municipaux, « donc plus de contributions ».

Moralité : le Paradis terrestre est en bonne voie.

Un revenant. — Le célèbre bohème Privat d'Anglemont passa à l'hôpital la meilleure partie de sa vie. Plusieurs fois le bruit de sa mort se répandit parmi ses connaissances et ses amis.

Un soir d'été, il tombe sur l'un de ses créanciers...
— Tiens, s'écrie celui-ci au comble de l'étonnement, je vous voyais au Père-Lachaise ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, répond mélancoliquement Privat, seulement comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir ; mais j'ai promis de rentrer avant dix heures... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA CRISE

VOUS connaissez l'adage populaire :
« Payer et mourir ne pressent pas ! »
Ceux qui ne payent pas leurs dettes ne sont pas toujours ceux qui n'ont pas d'argent. Seulement, voilà, beaucoup sont ainsi faits, ils se croiraient déshonorés de payer tout de suite ce qu'ils doivent. Ils attendent. Ils se font tirer l'oreille. Ils le prennent même de très haut quand nous osons leur réclamer ce qui nous est dû. Ils parlent de la crise.

La crise ! Elle a bon dos, ne croyez-vous pas ? On ne paye pas son loyer ? C'est la crise ! On oublie d'acquitter la note de l'épicier ? C'est la crise ! Le cordonnier attend son argent. Il y a six mois que le médecin a envoyé ses honoraires ;

ils ne sont pas réglés. C'est la crise ! On fait un détour pour éviter de passer devant la boutique du tailleur... à cause du dernier complet qu'on doit encore... Toujours la crise ! C'est la faute à la crise !

Ecoutez l'histoire suivante qui m'a été contée par un ami d'outre-Sarine... presque d'outre-Rhin :

Une dame, un beau matin, après avoir sonné inutilement, plusieurs fois sa petite bonne, monte dans sa chambre. Elle trouva la jeune fille au lit. Elle la questionne :

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue ?

— ... ?

— Êtes-vous malade ? Répondez !

— ... ?

— Vous ne voulez pas me répondre. Eh bien ! je vais faire appeler le médecin.

Quelques minutes plus tard, le docteur fait son entrée. Nouvel interrogatoire. Ni voix, ni réponse. L'homme de l'art n'a pas plus de succès que la dame.

— Ecoutez, madame, vous devriez peut-être vous retirer, cette jeune fille se gêne sûrement de parler devant vous.

La dame sort.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

— Moi ? Rien. Je ne suis pas malade. Seulement, ma patronne me doit trois mois de gages. Je resterai au lit jusqu'à ce qu'elle me paye.

Le docteur réfléchit un instant, puis dit à la petite bonne :

— Vous avez raison, mademoiselle. Votre patronne me doit aussi de coquets honoraires. Je m'en vais m'installer sur ce divan. Et nous ne sortirons de cette chambre que lorsque nous aurons eu notre argent. *Mat.*

Discretion. — M. X., dont vous connaissez l'égoïsme, disait l'autre jour :

— Oh ! moi, je ne me mêle jamais des affaires des autres.

— Vous êtes discret !

— Oh ! ce n'est pas cela... c'est qu'elles me sont parfaitement indifférentes.

Un malin. — Pierre vient d'acheter une vache de Jean, et comme il n'a pas de fonds pour la payer comptant, il signe un billet à ordre à trois mois.

— Alors, qui est-ce qui gardera ce papier ? demande le vendeur, aussi benêt que novice dans ce genre de transactions.

— Parbleu, c'est moi, répond l'acheteur peu consciencieux ; autrement, comment voulez-vous que je sache quand il me faudra payer.



A côté du bonheur.

Un soir, comme Juliette allait quitter la cuisine, son père l'arrêta.

— Dis donc, Juliette ?

La jeune fille se retourna. M. Destral se gratifia derrière l'oreille, l'air embarrassé :

— Dis donc, Juliette, la cousine Félise et moi, on aimerait bien savoir... tu ne nous dis rien, tu es là comme si... comme si on t'avait fait bien du mal... on aimerait pourtant savoir ce que tu veux faire.

— Je n'en sais rien ; dit Juliette sèchement.

— Il ne te faut pas faire comme ça une mine de porte de prison ; je me remarque, c'est en règle, je comprends bien que ça t'embête, mais ça ne veut pas dire que j'oublie ta pauvre maman... Hein, Félise ?

La cousine Félise, qui écoutait sans rien dire, approuva de la tête.

— Alors, reprit le père Destral, tu ne veux pourtant pas t'en aller ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, ici ?

— Alors, charrette, il n'y a pas assez d'ouvrage ? tu feras ce que tu as toujours fait, ce sera comme avant, quoi ?

L'intention était bonne. Mais un rien, une nuance dans la voix de son père, et une leur de curiosité peu bienveillante dans les yeux de la cousine Félise, avertirent la jeune fille qu'on ne la désirait pas. Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, je veux aller en place.
— Ne dis pas des bêtises, insista M. Destral, quoi qu'il en soit, tu seras mieux ici qu'en place.
— Non, répéta Juliette, il vaut mieux que je m'en aille.

— Juliette veut assez trouver un bon mari, dit Mme Félise rassérénée et souriante.

— S'il plaît à Dieu, dit M. Destral; et il ajouta : Tu sais l'histoire ?

— Non, laquelle ?

— Celle de l'homme qui s'en allait à la foire en sifflant. Il rencontra le cantonnier qui lui dit : « Tu es rudement joyeux, où vas-tu ? » — « A la foire, acheter une vache. » — « Acheter une vache, que l'autre lui fait, dis au moins s'il plaît à Dieu. » — « S'il plaît à Dieu, s'il plaît à Dieu... » — « Alors, cette vache ? » que lui fait le cantonnier. J'ai l'argent dans ma poche, je ne vois pas pour quoi ça ne plairait pas au bon Dieu. »

Deux heures après, il repassait tout seul.
— « On m'a volé mon argent, s'il plaît à Dieu. »

XXII

Depuis que sa décision était prise, et ses vains brulés, Juliette était beaucoup plus calme. Aller en place, après tout, d'autres l'avaient fait qui n'en étaient pas mortes... il n'y a point de sot métier et aucun déshonneur à être servante, pourvu qu'on fasse son devoir... Elle se répétait ces axiomes, prenait, bravement son parti, mais elle était triste. A la pensée qu'il lui faudrait quitter son joli Clairmont, les champs qu'elle aimait, les voisins qui lui semblaient être de sa famille, et surtout la maison, sa chambre de jeune fille, les occupations qu'elle aimait, tout, enfin, tout, elle se sentait oppressée comme si une grosse pierre eut pesé sur son cœur. Elle n'aimait pas la ville qu'elle ne connaissait pas, d'ailleurs, et qui l'effrayait, et lui semblait le repaire de l'égoïsme, de la misère, et de toutes les passions. Il fallait y aller quand même. C'était l'automne, la vendange était finie, et le jour du mariage fixé... Oui, il fallait partir, c'était le moment.

La cousine rit, et ainsi fut terminé le débat qui décidait du sort de Juliette. ainsi fut décidé qu'elle quitterait la maison paternelle où elle avait été si heureuse et si malheureuse, où elle avait vu mourir sa mère, et s'envoler les brillantes illusions de son jeune âge.

Un soir, elle vit dans les annonces du journal qu'une dame à Bâle demandait une bonne pour ses enfants, et, sans se donner le temps de réfléchir, elle écrivit. La réponse vint tout de suite : On l'acceptait en lui posant certaines conditions. Si elle était d'accord, on l'attendait le premier novembre... Le sort en était jeté, elle irait à Bâle, elle soignerait des enfants qui lui résisteraient, se plaindraient d'elle, la tourmenteraient, elle mangerait peut-être toute seule dans une chambre, ou bien à la cuisine, avec des domestiques dont elle ne comprendrait pas le langage... De temps en temps, elle aurait un moment de liberté pour aller au sermon, ou pour s'acheter une paire de gants, mais il lui faudrait revenir bien vite pour ne pas mécontenter sa maîtresse... oui, ce serait ainsi, mais il fallait aller quand même, elle n'avait pas autre chose à faire.

Un soir, seule dans sa chambre, elle écrivit la réponse, mit l'adresse, ferma l'enveloppe. Il n'était pas loin de cinq heures, elle avait froid dans sa chambre, elle n'avait pas envie d'aller en bas. Il faisait sec, un peu froid, et le ciel, d'un horizon à l'autre, était d'un joli gris-bleu. La lettre dans sa poche, Juliette descendit. Elle alla prendre un râteau dans la grange, et partit à travers champs. « Je mettrai la lettre à la boîte en revenant, se dit-elle, ce sera toujours assez tôt. »

Il avait fait grand vent la nuit précédente, et les feuilles étaient tombées. Arrivée dans un pré où il y avait plusieurs arbres, Juliette se mit à râtelier. « C'est la dernière fois, se dit-elle, la dernière... Comment mon frère a-t-il pu quitter

volontairement tous nos arbres, tous nos champs, tous nos travaux ?.. A moi ça me fait trop de peine. » Les feuilles tombées bruissaient sous le râteau, et dansaient une ronde quand le vent passait ! Oh ! comme tout était triste ! Il faisait presque nuit déjà. Les arbres balançaient leurs branches nues dans l'air sombre, et dans les buissons, on entendait le bruit d'ailes des petits oiseaux qui s'abritaient pour dormir.

Juliette se laissa tomber sur son tas de feuilles et se mit à pleurer...

Comme les larmes faisaient du bien ! On eût dit que la tristesse tombait goutte à goutte avec elles... mais quand elles tarissaient, la tristesse revenait, c'était comme un réservoir qui se remplit. Serait-elle triste ainsi toute sa vie ?... Quel âge avait-elle ? vingt-trois ans... oui, vingt-trois ans. Elle en avait dix-neuf quand elle s'était fiancée à Maurice, ce certain soir... un soir comme ce soir, elle avait râtelé des feuilles ici, à ce même endroit... Et dire que c'était ce soir-là qu'elle avait refusé le bonheur... Ah ! Samuel !... Elle tendit les bras, comme si Samuel était là, et de nouveau la pria d'être sa femme. Pauvre Samuel, quelle chance il avait eue qu'elle refusât. Qu'elle petite sottise elle était, dans ce temps-là, si vaniteuse, si sûre d'elle-même, si entichée de ce qui brillait, si enfant gâtée... Elle avait quelque peu appris à vivre, oui, quelque peu, elle continuerait à Bâle, d'apprendre à vivre... Elle frissonna en pensant à Bâle. D'ailleurs, elle avait froid sur son tas de feuilles, et la nuit venait. Mais elle n'avait pas envie de rentrer... Oui, ce certain soir, elle avait vu venir Samuel à travers champs, là, du côté des gravières... Et voilà justement que quelqu'un venait de ce côté-là ! Que c'était ennuyeux, il faisait encore un peu jour, on verrait qu'elle avait pleuré... Elle se releva, se remit à râtelier. Les pas se rapprochaient et s'arrêtaient.

— Juliette ! fit une voix grave.
Brusquement, elle se retourna... Oui, c'était Samuel, c'était lui.

— Je t'ai fait peur, Juliette, fit-il.
Il la regardait intensément, elle le regardait aussi, avec le sentiment qu'elle rêvait et que cette vision allait s'évanouir. Mais il parla de nouveau :

— Il fallait que je te voie, Juliette, que je te demande encore... mais tu vas de nouveau me dire non...

Elle était si pâle dans la nuit qui tombait qu'il eut peur.

— Es-tu malade ? dit-il.
Elle secoua la tête.

— Alors, c'est que tu vas encore me dire non, Juliette... pourtant, je te rendrais heureuse.

— Mais, fit-elle, la voix blanche, je croyais... on m'avait dit que tu étais marié.

— Ah ! je pensais qu'on t'avait dit... oui, tu me rappelles une mauvaise action que j'ai faite... j'ai bien essayé de me marier, mais vois-tu, je ne pouvais pas l'aimer, cette jeune fille, tu étais toujours entre nous deux.

Il la regardait toujours, et il vit une telle joie sur le charmant visage de celle qu'il aimait, qu'il comprit.

— Est-ce possible ?... Alors, cette fois, tu ne me dis pas non ?

Elle était dans ses bras, elle posait sa tête sur la forte épaule du jeune homme, elle était heureuse, la vie était merveilleusement belle...

— Ma Juliette, disait-il, ah ! ça c'est trop beau !

Ils s'étaient assis sur le tas de feuilles, et il l'avait prise tout contre lui. Un moment, ils restèrent silencieux, trop heureux pour parler. Et tout à coup, Juliette éclata en pleurs.

— Qu'as-tu ? fit-il bouleversé, Juliette, ma chérie, qu'as-tu ?

— C'est ma mère, tu comprends, elle serait si heureuse.

— Oui, pauvre chérie, maman Destral, elle m'aimait bien.

— La veille de sa mort, elle m'a fait promettre de ne pas te refuser si tu me redemandais.

— Ah ! fit-il, horriblement déçu, c'est pour ça ?

— Oui, fit-elle malicieuse, c'est pour ça que je t'accepte, rien que pour ça... mais aussi encore pour autre chose.

— Pourquoi, ma chérie ?

Elle se serra davantage contre lui.

— Parce que je t'aime, Samuel.

Il se tut un instant pour savourer ce mot, et reprit :

— Depuis quand m'aimes-tu Juliette, la dernière fois que je t'ai vue, tu ne m'aimais pas encore.

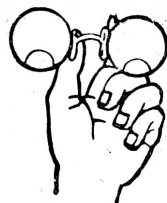
— Si, assura-t-elle, j'ai commencé de t'aimer la seconde fois que je t'ai refusé, tu sais, ce dimanche matin ?... Comme tu étais beau, ce jour-là, tu avais l'air si sérieux, si bon et si triste, et aussi si fort et si digne... Ou, Samuel, quand même j'étais fiancée à un autre, c'est toi que j'aimais. Revenons, à présent, c'est tout nuit.

— Déjà alors, passons par la gravière, ça allongera un peu.

Louise Musy.

FIN.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le Capitaine Craddock » et ses toujours fidèles gars de la marine passent une cinquième et irrévocablement dernière semaine au Bourg. Sur un scénario de Hans Muller et de Franz Schulz, Hans Schwarz a réalisé une des plus charmantes opérettes filmées qui nous ait été présentée, avec a collaboration de Max de Vaucorbeil pour la version française. Sur de spirituels couplets de Jean Boyer, Werner R. Heymann a réussi une musique exquise dont les airs tels ue « Les gars de la Marine », « Une nuit à Monte-Carlo », « Pontennero », « Vent qui souffle, vent qui passe », sont aujourd'hui célèbres. Jean Murat est un marin énergique et Kate de Nagy la plus adorable des reines. C'est un parlant français UFA d'Erich Pommer. Les enfants sont admis en matinée.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, 11

Pour la rédaction
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

K

ROCHER

Rue du Pont 7
Lausanne

tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

promet beaucoup,
et tient tout autant
faites-en l'expérience !